

Le LAMENTO des LAÏCS

David Banon

Professeur des Universités,

auteur de *La lecture infinie*,

Le Seuil, 1987 et *Le Midrach*, PUF,

1995.

« Les paroles de la Torah ne reçoivent pas d'impureté »

Berakhot 22a

En 1998, trois ans après l'assassinat d'Itzhak Rabin, paraissait en Israël un ouvrage intitulé *H'amoro shel mashiah*¹ (*L'âne du messie*). Son auteur, Seffi Rachlevsky, y clamait à longueur de pages que les religieux, tous courants confondus, avaient lancé une opération d'achat (OPA) de grande envergure sur l'Etat d'Israël – édifié et développé par les laïcs – sans déboursier un seul sou et... qu'ils avaient d'ores et déjà réussi. L'auteur y affirmait que la religion juive a connu, au cours des dernières décennies, une révolution sans précédent : la révolution mystico-messianique dont le mentor n'est autre qu'Avraham Itzhak Hacohen Kook (1865-1935). Cette « nouvelle religion » n'a pas seulement avalé l'ancienne religion juive – celle qui tentait une synthèse entre l'universalisme humaniste et les valeurs traditionnelles du judaïsme biblico-prophétique – mais elle est convaincue de posséder les moyens de dominer la société laïque et de la contraindre à se soumettre à ses idéaux.

Qui est Seffi Rachlevsky ? Un génie, disent les médias israéliens. Doté d'un arbre généalogique *politically correct*. D'abord, c'est un *h'alouts* (pionnier), né

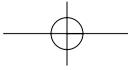
à Kfar Yéhochou'a, un *moshav* de la vallée de Jezréel, au sein d'une famille appartenant à la paysannerie ouvrière (*hahityashvout ha'ovédèt*), installée en Israël dès la quatrième alyah (1924-1926). A l'âge de quinze ans, il quitte le *moshav* pour étudier les mathématiques au Technion de Haïfa. Il suit, en parallèle, les cours de philosophie et de sociologie dispensés à l'Université de Haïfa. Cette carte de visite lui permet d'effectuer son service militaire comme journaliste à *Galeï Tsahal*, la radio de l'armée israélienne. C'est là qu'il se confronte aux réalités de la société israélienne, aiguisé son arsenal conceptuel et prépare, pendant quinze ans, dit la quatrième de couverture, *L'âne du messie*. Quinze années qu'il met à profit pour maîtriser les corpus monumentaux de la tradition juive. « Sa connaissance des textes de la tradition juive est impressionnante. Les écrits de Maimonide et ceux de l'Ecole du Ari n'ont pas de secrets pour lui. Il fait preuve de maestria dans le Zohar et ses arcanes ainsi que dans les livres du Rav Kook... »²

En fait, *L'âne du messie* s'appuie sur une série d'émissions diffusées sur les ondes de la radio de l'armée israélienne, en 1985, sous le titre évocateur et provocateur : *mah'lifim kippot, mitsiyonout datit léharédiyouit méshih'it* (on change de couvre-chef, du sionisme religieux à l'extrémisme messianique).

Ces indications n'ont rien d'anecdotique. Il fallait que ce fût un *wasf*³, au pedigree irréprochable de laïc, anti-religieux de stricte obédience pour commettre un tel ouvrage. Ouvrage qui a bénéficié d'une couverture surmédiatique. Campagnes de presse, communiqués, placards publicitaires etc... Rien n'a été laissé au hasard. Une journaliste du très sérieux quotidien *Haaretz*, Dalia Qarpel, n'hésite pas à le comparer à Salman Rushdie en intitulant son article : « Les versets sataniques de Seffi Rachlevsky »⁴. Et comme si cela ne suffisait pas, la dite journaliste attire l'attention des lecteurs sur des « intimidations » ou des « pressions » subies par l'éditeur pour retarder la parution du livre, prévue pour la semaine du livre, événement équivalent à nos salons du livre. Pressions et intimidations qui ont contraint Rachlevsky « à s'enfermer chez lui »⁵. Ne manque à ce scénario que la *fatwa*.

Quelles sont, dès lors, les révélations fracassantes de ce livre ?

Rien moins qu'une théorie du complot et de la machination (p. 69). Celle des religieux qui s'apprêtent à soumettre la société israélienne à une oppression sans précédent, programmée depuis fort longtemps, comme propédeutique à l'établissement du royaume messianique. Pour étayer sa thèse, l'auteur taille à la machette dans le maquis des textes-fondateurs de la tradition juive pour y tracer au cordeau idéologique sa conception caricaturale de la religion juive comme lèpre de l'esprit. Il perd le sens élémentaire de la nuance dès qu'il s'agit de condamner la religion juive qui ronge et gangrène la société israélienne. Là bas, se trame un

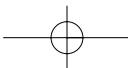


combat des Lumières contre les ténèbres. Pour mener ce combat, l'amalgame et la mauvaise foi lui tiennent lieu de méthode. Voici, pour preuve, un échantillon. Prenant la défense des femmes contre le Zohar, Rachlevsky explique : « *Isha – alef, shine hé* – est composée de l'union de la gauche, symbole du mal, qui est le feu/èch – *alef, shine* – et de la lettre *hé*, désinence du féminin (Zohar, *Béréshit* 1,49). Plusieurs commentateurs du Zohar se sont vanté du fait que dans le mot *isha*, on ne trouve pas la lettre *youd*, signe de la sainteté qui désigne la bonté mais, en revanche, on trouve le *hé* qui désigne la justice rigoureuse. Ainsi, il n'y a aucune séparation entre le *hé*, désinence du féminin et la gauche, symbole du mal – le feu (*èch*) – de laquelle la femme provient. Dans notre livre, conclut Rachlevsky, nous écrivons *isha* avec un *youd*. » Démonstration de bien-pensance ou démagogie racoleuse ?⁶

Ainsi, Rachlevsky s'empare de la Kabbale et la dénature. Il la cannibalise pour condamner sans appel la religion juive et pour mieux magnifier l'esprit généreux, humaniste et universaliste des laïcs. Cette rhétorique laïciste, saupoudrée de « connaissances » de textes fondateurs, l'oblige à affirmer l'existence d'une réalité socio-théologico-politique dans laquelle les femmes sont inférieures aux hommes. La logique qui anime ce réquisitoire ne se borne pas à citer des sources dévalorisant la femme et à *occulter* celles qui la mettent en valeur ; cette logique tourne tout ce qui est religieux en dérision (p. 164-195). Dans les notes renvoyées en fin d'ouvrage (p. 427), Rachlevsky cite bien *Bava Metsia* (59 a), mais *omet sciemment* les enseignements de Rav qu'on peut lire quelques lignes plus loin et qui stipulent de « ne pas proférer des paroles blessantes à l'encontre de son épouse », ainsi que ceux de R. Helbo et de Rava selon lesquels « un homme doit toujours veiller à honorer sa femme » (Cf. aussi *Meguilá* 28 a et *Guittin* 6 b). Ce qui s'énonce en langage halakhique normatif comme « l'obligation de respecter sa femme plus que son être propre et de l'aimer comme son être propre ». (Signalons que, chez Rachlevsky, ce chapitre s'intitule : « La femme et les secrets du sexe »).

C'est ainsi aussi que les peuples de la terre (les *goyim*) ne sont pas des êtres humains auxquels les paroles du Décalogue « tu ne tueras pas » et « tu ne voleras pas » ne s'appliquent pas (p. 113). Doit-on souligner que c'est une affirmation gratuite assénée avec l'assurance des nantis et la bonne conscience des contempteurs de la religion juive ? A cela, j'oppose une seule source qui a dû échapper à la maîtrise de Rachlevsky : « L'être humain doit s'éloigner du vol, de la rapine et de l'effusion de sang d'un juif ou d'un goy... ». La raison invoquée en est qu'Israël doit répandre la gloire de Dieu parmi les Nations (Isaïe 66, 19)⁷.

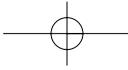
Et, cela va de soi pour Rachlevsky, le sang des laïcs, est autorisé puisque certains rabbins de l'*establishment* sioniste-religieux, des hauts-fonctionnaires de l'Etat



et de l'armée n'ont pas seulement appelé au meurtre de Rabin mais ont poussé à « éradiquer Amaleq – c'est-à-dire la gauche juive » (p. 14), en traitant le peuple de gauche de *érèv rav*, multitude mélangée (d'esclaves non-hébreux qui se sont joints au peuple d'Israël lors de la Sortie d'Égypte et qui seraient, selon certains exégètes, responsables de la fabrication et de l'adoration du Veau d'Or, Ex. 12, 38). De surcroît, en faisant du geste abominable d'Igal Amir, non pas le geste d'un individu isolé mais celui d'un « mouvement de masse » (p. 17), Rachlevsky se livre à une *criminalisation de la religion juive*⁸. Il est convaincu que se cache, derrière les idéaux du judaïsme, l'ombre hideuse du racisme, de la haine des peuples, des femmes et des laïcs – « représentants du Satan » (p. 311). Et, il désigne un responsable : le Rav Avraham Itzhak Hacoen Kook dont la doctrine mystico-messianique « a avalé, dit-il, le sionisme religieux » (p. 296).

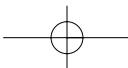
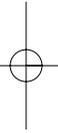
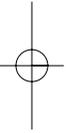
Certes, le Rav Kook a donné à la prophétie de Zacharie (9, 9), laquelle annonce que le Messie serait un pauvre monté sur un âne, une signification nouvelle. Dans une lettre de 1912, adressée à un rabbin qui lui reprochait son attitude bienveillante à l'endroit des malfaisants, il répond que sa disposition favorable n'est accordée qu'à certains d'entre eux – ceux dont il parvient à détecter « la bonté intérieure derrière la mauvaise conduite extérieure (*Tiqoune Zohar* 60). Et ils sont l'âne du messie... »⁹. Autrement dit, ces pionniers, bâtisseurs du nouveau Yshouv, sûrs d'eux mêmes, affichant un souverain mépris vis-à-vis de la tradition de leurs pères sont la monture qu'empruntera le Messie pour établir le royaume des cieux sur terre et notamment en Israël. En fait, les laïcs israéliens ne font que paver la voie au Roi-Messie. Ce qu'ils ont accompli, au prix d'efforts surhumains, de détermination, de souffrances et de sacrifices allant jusqu'à la mort, s'inscrit dans un projet qui les dépasse, qu'ils ne maîtrisent pas et dont ils ne sont même pas conscients. Si l'on présente généralement le sionisme comme un mouvement de libération nationale visant à doter le peuple juif d'un Etat avec des institutions, l'on s'empresse d'ajouter qu'il est l'œuvre de laïcs opposés à la tradition religieuse. Plus encore, le mouvement sioniste s'est construit en rupture avec la religion. Alors que, pour le Rav Kook, les individus peuvent jouer un rôle primordial dans le cours de certains événements, imprimer une certaine direction à un processus historique, lui donner corps et même le consolider, *sans* être conscients du sens véritable de cet événement et de ses répercussions.

Ainsi, les laïcs qui ont œuvré à l'édification de l'Etat d'Israël posaient à *leur insu* les fondements de la rédemption messianique et religieuse. Et le Rav Kook trouve des antécédents historiques à sa lecture des événements. « N'est-ce pas Hérode qui a construit le Temple ? Les briques pour l'édification du bâtiment peuvent être portées et posées par ceux qui ne pénètrent pas le secret



des hommes droits qui y séjourneront. Et les constructeurs ne poseront pas seulement les briques, ils seront habilités à diriger les travaux, mais le moment viendra où le secret des hommes droits se dévoilera et alors, il conviendra de mettre les choses au point... »¹⁰. Ailleurs¹¹, il réfère cette période à celle des débuts du second Temple lorsque la rédemption s'est concrétisée en la personne de Cyrus, le roi-idolâtre, que le prophète Isaïe a qualifié de « messie » (45,1). En formulant dans le langage de la tradition la fameuse « ruse de la raison » de Hegel, le Rav Kook a fait des laïcs les acteurs inconscients d'un retour aux sources, les « porteurs d'eau » et les « bûcherons » chargés de mettre en place les conditions *matérielles* de la rédemption. Il a vu en eux l'âne du messie, faisant de la sorte la part belle aux religieux, appelés à donner une âme à ces réalisations et provoquant par voie de conséquence, l'ire de Rachlevsky.

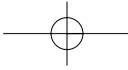
C'est contre cette théorie que s'insurge Seffi Rachlevsky en anathémisant les religieux mais aussi en se vautrant dans la posture victimaire de celui qui a perdu le fruit de son labeur : « on nous a confisqué notre Etat », se lamente-t-il (p. 86-87). A cet égard, il pointe ce que j'appellerai un *theological turn*. Le judaïsme éclairé et ouvert, celui des sionistes religieux du Mizrahi, qui tentait une synthèse entre les idéaux universels de la Torah et des prophètes d'une part et ceux de l'humanisme occidental portés par les laïcs, aurait disparu. Il a cédé la place à un particularisme frileux, à un fondamentalisme, plus encore à un intégrisme et à une crispation identitaire avoisinant le racisme, voire le prônant. D'après Rachlevsky, il semblerait que, dès les années 1950, progressivement et sans y prendre garde, l'on pouvait déceler un passage du sionisme religieux modéré et pacifiste – produit du sionisme séculier – se fondant harmonieusement dans la société israélienne à un messianisme ultra-orthodoxe extrémiste et violent. Passage ou tournant effectué sous la houlette de la doctrine kabbalistique relue et réactualisée par la philosophie du Rav Kook. Celle-ci avait envahi, peut-être même « infesté » le camp retranché de l'orthodoxie israélienne, toutes obédiences confondues (p. 98, 105 et 270). Et ce tournant s'effectuait sous l'œil médusé des laïcs qui, non seulement auraient laissé faire, mais encore y auraient contribué – à leur corps défendant ! – en offrant aux religieux tous les moyens d'ordre matériel et financier nécessaires à la poursuite du processus de rédemption et donc à cette mutation, oh combien préjudiciable¹². En d'autres termes, les créateurs laïcs de l'Etat se démettraient de leurs biens, et du plus précieux : l'institution étatique elle-même, au profit des religieux. Pire encore, une fois leur tâche achevée, ils seraient écartés et sévèrement sanctionnés pour tous les manquements et les transgressions des commandements de la Torah. L'âne, en fin de compte, ne bénéficiera pas même d'une carotte en récompense de son dur labeur.



Force est de reconnaître que la fixation phobique de Rachlevsky l'empêche de considérer les nuances et le mouvement dialectique qui anime la pensée du Rav Kook dans toutes ses fibres. Certes, celui/ci considère l'expérience sioniste séculière comme étant le « corps » ou la « matière » qui appellent une « âme » ou une « forme », car le sionisme est fondé sur la renaissance de sa nation et de sa Torah sur sa terre. Le sionisme séculier a à son actif « des réalisations grandioses auxquelles nous devons apporter notre soutien, écrit le Rav Kook. Mais tout cet ensemble ne représente que le corps du sionisme. Nous devons insuffler une âme dans ce corps afin que le sionisme soit digne de ce nom »¹³. Le Rav Kook ne rejette pas le corps, ne le nie pas, car il s'oppose à toute spiritualité désincarnée. Toutes les forces de la matérialité, fussent-elles mauvaises, concourent au but positif de la vie organique et sociale *sans laquelle* il ne saurait y avoir de spiritualité. Et dans cette vie, se déroulant sur le champ de l'histoire humaine, se réalise, *nolens volens*, le « dessein de Dieu » qui transcende la capacité des acteurs et l'étroitesse de leurs buts ¹⁴.

Mais le rôle de procureur systématique que Rachlevsky s'est octroyé le frappe de cécité quant à certains textes qu'il préfère occulter, donnant à lire chaque fois ceux qu'il choisit d'exposer pour l'essence du judaïsme. Il veut tellement transfuser ses hallucinations au peuple de gauche et à la société israélienne dans son ensemble qu'il n'est même pas attentif à l'excès de ses formules, au discours stéréotypé et essentialisé qu'il véhicule sur les religieux¹⁵, où les vieux fanatismes sont rejeuencés.

Dès lors, que propose t-il ? De revenir au judaïsme de son arrière grand-père Menahem Qarménesh, dont le fils a fondé un kibboutz, dit Rachlevsky. Celui d'avant la Shoah. Celui de la spiritualisation à outrance, de l'allégorie, de l'abstraction, de l'interprétation, de la métaphore. En fait, le judaïsme de la condition exilique, objet de l'exécration des haloutzim. Ce judaïsme, qui exigeait l'élaboration d'une conception théorique-kabbalistique et pratique-halakhique. Qui dissimulait, par exemple, la haine portée au non-juif et la dissipait dans une sorte de supériorité spirituelle (factice ?) seule capable de compenser l'infériorité sociopolitique réelle (p. 112-113). Mais avec l'avènement de l'Etat d'Israël et sa domination par la théologie messianique, ce qui était dissimulé sous des montagnes de commentaires savants, émergeait et apparaissait au grand jour, si bien que la supériorité spirituelle imaginaire laissait libre cours à une supériorité sociopolitique réelle et violente. Ce que Rachlevsky condamne, c'est bien cette « démétaphorisation du judaïsme » (p. 265), car celle-ci a permis aux religieux de passer « de l'impotence à l'omnipotence » (p. 326). Ce faisant, Rachlevsky dénie à la religion juive, réduite à une métaphore, toute *historicité* qu'il réserve exclusivement au sionisme séculier reproduisant le modèle schizophrénique de

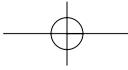


l'émancipation. C'est pourquoi il affiche une nostalgie attendrie pour le judaïsme inoffensif de son arrière grand-père qu'il propose d'amender en le délestant de toutes les couches exégétiques qui se sont accumulées au long des siècles, et notamment de la néfaste interprétation kabbalistique (p. 338). Il prône un retour au texte biblique (p. 337), aux seules Ecritures, *sola scriptura*¹⁶, à la manière des protestants, ce qu'avait tenté le mouvement sioniste... sans succès.

Par ses prises de position radicales, allergiques à l'altérité, reposant sur des citations tronquées, par son hostilité affichée vis-à-vis de tout ce qui est religieux, par son recours à des textes et des arguments racoleurs, par sa conception du monde laïque, d'une laïcité sauvage et non civile, Rachlevsky manque sa cible. De son propre aveu, il entend s'adresser à la « classe culturelle moyenne » (p. 307 et 317) qui, seule, constitue le fondement d'une nation et un rempart contre les extrêmes. Cette classe, qui aurait pu être établie par les masses juives d'Europe orientale exterminées par les nazis, a fait place nette à l'orthodoxie israélienne qui offre des réponses aux questions de la génération. Alors qu'il veut élever l'anti-religion à la dignité d'un code culturel, Rachlevsky, par ses jérémiades, conforte le courant des laïcs dans leur *lamento* : celui de leur incapacité à imprimer une orientation politique et culturelle à l'Etat. Plus que tout et avec un manque criant d'*ahavat israel*, Rachlevsky augmente la béance du fossé existant entre ces deux courants de la société israélienne, fossé qui risque d'engloutir l'ensemble du peuple juif.

notes

1. Editions Yédiot Aharonot, Sifré Hémèd, Tel Aviv, 1998, 509 p., en hébreu.
2. Dalia Qarpel, Supplément hebdomadaire *Haaretz* du 12 juin 1998. Ce qui ne l'empêche pas de se tromper lourdement. Parmi les nombreuses erreurs qui émaillent son livre, je n'en retiendrai que trois qui atténuent quelque peu cette *laudatio* : « Eve a fauté en mangeant la *pomme* » (sic !) (p. 39 et 115) ; « Jonas qui est sorti des entrailles du *crocodile* » (re-sic !) (p. 292) et « ainsi s'est terminé l'espérance attachée à l'année *ran* soit 290 équivalant à l'année 1490 – date de l'expulsion des Juifs d'Espagne » (re-re-sic !) (p. 282). On trouvera d'autres imprécisions du même acabit en p. 100, 101, 108, 114, 116, 283, 434.
3. Wasp : white, askenazic, polish.
4. Supplément hebdomadaire *Haaretz*, déjà cité, p. 46-54.
5. *Id.*, p. 46.
6. Cf. *Hamoro chel mashiah'*, *op.cit.*, p. 434-435.
7. Cf. *Tana débé Eliyahu Rabba* 28, 5. Pour d'autres références je me permets de renvoyer à mon étude in *Judaïsme et christianisme, entre affrontement et reconnaissance*, Bayard, Paris, 2005, p. 41-64.
8. Cf. *Hamoro chel mashiah'*, *op. cit.*, p. 233 et 457.
9. Soit huit ans après son installation en terre sainte comme rabbin de Jaffa et des nouvelles colonies,



c'est-à-dire comme rabbin des pionniers ayant rompu avec la pratique religieuse. Cf. *Iggerot Haréiya*, vol. 2, Mossad Harav Kook, Jérusalem, 1962, p. 188. Certes, le Rav Kook ajoute qu'à ceux qui sont bons intérieurement et mauvais extérieurement, on peut administrer un remède, *même s'ils dégagent une odeur désagréable*. Rachlevsky ne manque pas de citer ce qui est souligné et de se gausser de ce racisme primaire, mais il omet la suite qui a probablement servi d'amorce à ce segment de phrase. A ce sujet, Rabbi Yossi dit « Que le Messie vienne et que je mérite la faveur de m'asseoir à l'ombre du fumier de son âne », Sanhedrin 98 b. Les remous du monde provoqués par l'avènement messianique peuvent être irritants à l'odorat. Rabbi Yossi, lui, s'accommode de cette âcreté. Plus, il la recherche. Rachlevsky, un halouts, qui a dû travailler à l'étable en est indisposé.

10. *Iggerot Haréiya*, vol. 3, Mossad Harav Kook, Jérusalem, 1968, p. 158. Pour l'expression « le secret des hommes droits » cf. Ps. 111, 1 et Pro. 3,32. Leur secret, commente Ibn Ezra, réside dans l'annonce que « les œuvres de Dieu sont incommensurables » (Ps. 111, 2). Et en Pro. 3,32 Ibn Ezra dit : « le secret de Dieu est confié aux hommes droits ».

11. *Id.*, *ibid.*, vol. 1, 1962, p. 348

12. Rachlevsky fustige, *avec raison*, la politique d'aide financière aux institutions religieuses mais oublie – tant la fulmination anti-religieuse vire, chez lui, à l'idée fixe – de mentionner que les mouvements des kibboutzim et des moshavim ont bénéficié d'autant de largesses, peut-être même plus (p. 65, 278 et 311).

13. *Iggerot Haréiya*, *op.cit.*, vol. 2, p. 208. Quel sioniste n'applaudirait pas des deux mains à la lecture de cette phrase tant l'esprit a déserté Sion ?

14. Le Rav Kook a qualifié Herzl de « messie fils de Joseph ». D'après *Souka* 52 a, ce dernier mourra et cédera la place au « messie fils de David ». La lecture kookienne de cette page talmudique établit que le peuple d'Israël est traversé par deux forces : la matérielle et la spirituelle. Les circonstances historiques ont fait que ces forces se sont développées séparément mais, en terre d'Israël, *elles s'unifieront*. Cette union ne provoquera pas leur disparition mais leur sublimation à travers l'aide qu'elles s'apporteront mutuellement.

15. A entendre comme ceux qui font preuve de « fermeture d'esprit ». Or, religieux ne signifie « fermé » que pour les esprits qui le sont, sans doute, eux-mêmes.

16. Qu'on me permette de signaler une contradiction essentielle entre la volonté de remétaphoriser le judaïsme et celle de le délester de ces commentaires. Ici aussi (p. 337-338) l'on trouve des contre-vérités puisque « tu aimeras ton prochain comme toi-même » ne s'applique, selon Rachlevsky, qu'aux Juifs. Voir note 8 et les références qui s'y trouvent.

